

Naïf. Super.

Erlend Loe

Gaïa

Naïf. Super.

Erlend Loe

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

Que faire lorsque, à l'aube de ses vingt-cinq ans, on trouve brutalement que la vie n'a pas de sens ? Pas évident quand on sait plein de choses inutiles, qu'on n'a pas de petite copine mais un bon ami trop loin et un mauvais ami trop près. Pire encore lorsqu'on apprend que le temps va plus vite en haut qu'en bas de l'Empire State Building. Quelle plaie !
Pour repartir à zéro, commencer par dresser la liste de ce qu'on possède. Un beau vélo, des parents, un prêt étudiant colossal…
Et celle de ce qu'on ne possède pas : des projets !
Enfin, tomber sur l'objet de la situation : un ballon rouge. La vie va pouvoir reprendre son cours, petit à petit.

Un livre simple sur des choses compliquées.
Absurde et hilarant.
Naïf. Super.

Né en 1969 à Trondheim, en Norvège, **Erlend Loe** est l'auteur de romans et d'albums pour adultes comme pour enfants. Il a obtenu le prix européen des Jeunes Lecteurs pour *Naïf. Super.*, le prix Jean Monnet des Jeunes Européens pour *Muléum*, et le prix du Marais pour *Doppler*. Diplômé de l'École de cinéma de Copenhague, il est aussi scénariste et vit à Oslo.

Naïf. Super.

du même auteur
chez le même éditeur

Autant en emporte la femme (2005)
Maria & José (2005)
Doppler (2006)
Volvo Trucks (2006)
Muléum (2008)
Jours tranquilles à Mixing Part (2014)

La plupart des ouvrages d'Erlend Loe sont également disponibles au format poche aux éditions 10/18.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Erlend Loe

Naïf. Super.

traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

roman

GAÏA ÉDITIONS

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication
dans la collection Taille Unique, Gaïa Éditions, en 2003.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Naiv. Super.

Illustration de couverture :
© Woods Wheatcroft / Getty Images

© Cappelen, 1996
© Gaïa Éditions, 2003, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-425-4

« *Anybody who rides a bike*
is a friend of mine. »

Gary Fisher

LES MURS

J'ai deux amis. Un bon et un mauvais. Et puis j'ai mon frère.

Il n'est peut-être pas aussi sympathique que moi, mais il est O.K.

Pendant son absence, mon frère me prête son appartement. C'est un bel appartement. Mon frère a pas mal de fric. Dieu sait ce qu'il fabrique. Je n'ai pas très bien suivi. Il doit acheter des trucs, ou peut-être en vendre. Et donc en ce moment, il est parti en voyage. Il m'a dit où il était parti. J'ai dû le noter quelque part. En Afrique, à ce qu'il me semble.

Il m'a donné un numéro de fax. Avec la consigne de lui faxer son courrier, ses messages. C'est mon petit boulot à moi. Un boulot faisable, fastoche.

En contrepartie, il me laisse habiter chez lui.

Pas mal comme échange.

C'est exactement ce dont j'ai besoin.

D'un peu de temps pour prendre les choses calmement.

Ma vie est curieuse depuis quelque temps. J'en suis arrivé à un point où je me désintéresse de tout.

Je viens d'avoir vingt-cinq ans. Il y a quelques semaines.

Mon frère et moi étions invités à dîner chez nos parents. Un bon repas. Des gâteaux. Nous discutions de tout et de rien. Soudain, je me suis surpris à reprocher à mes parents de ne jamais m'avoir forcé à pratiquer un sport de haut niveau.

C'était absolument extravagant.

J'ai dit des idioties. Comme quoi j'aurais pu être professionnel aujourd'hui. Avoir un corps sculpté. De l'argent. Être constamment entre deux avions.

J'ai eu le malheur de dire que tout est leur faute, si ça n'a abouti à rien, si ma vie est ennuyeuse, insignifiante.

Je leur ai demandé pardon, après.

Mais ça a continué.

Le même soir, avec mon frère, nous avons joué au croquet. Ce que nous ne faisons pas souvent. Le vieux jeu de croquet avait fini par pourrir dans la remise. Nous avons écumé les stations-service avant d'en trouver un neuf. Mon frère a payé avec une de ses nombreuses cartes de crédit.

Nous avons mesuré les distances en pas, planté arceaux et piquets dans le jardin de nos parents. J'ai pris les rouges, mon frère les jaunes. J'ignore si c'étaient les couleurs que nous choisissions enfants. Je n'en ai aucun souvenir.

Nous avons commencé à jouer. Tout s'est déroulé à merveille pendant un long moment. J'ai franchi les deux premières portes en deux temps, trois mouvements. Ce qui m'a permis de rejouer. Je menais mon petit bonhomme de chemin. Je dominais, haut la main. Et je suis devenu corsaire bien avant mon frère. J'ai donc placé ma boule rouge derrière un arbre où, hilare, badin, je l'ai tranquillement attendu. C'est là que j'ai sans doute été un peu trop présomptueux.

Lorsque mon frère s'est mis à lorgner le buisson du coin de l'œil, le jeu avait cessé d'être drôle depuis plusieurs minutes déjà.

Je voyais parfaitement à quoi il songeait.

Ce n'est peut-être pas la peine, j'ai dit.

Mais je savais pertinemment qu'il n'allait pas se gêner. Il a posé son pied droit sur sa boule. A manœuvré afin d'évaluer la trajectoire jusqu'à l'endroit où il estimait que le coup causerait le plus de dégâts. Il est resté longtemps ainsi, à viser l'extrémité du jardin. La toute fin du jardin. Là où la pelouse passe lentement de l'herbe à la mousse. Il a répété

son mouvement à plusieurs reprises. Pour s'assurer qu'il allait donner une puissance optimale à son coup. Et pour éviter de se taper dans le pied, le plus humiliant.

Alors, il a roqué ma boule dans le grand buisson.

Ce petit saligaud a roqué la boule rouge au plus profond du buisson. Au centre du buisson.

Là où le soleil ne brille jamais.

À dire vrai, c'était un coup fantastique. Je ne le lui reproche pas. J'aurais fait pareil, sans aucun doute.

Mais ma réaction. C'est elle qui m'a étonné.

Tout du long, mon plan avait été d'une extrême simplicité, et d'une grande lâcheté. Parvenu à proximité du piquet final, j'allais, mine de rien, roquer sa boule et la projeter à une distance inimaginable pour lui. Si j'échouais, j'avais les mains libres puisqu'il était encore loin d'avoir terminé le parcours. Si en revanche je réussissais, je le dégommais, je le battais à plates coutures en touchant le but et, pour couronner le tout, je déclinais sa proposition de faire une autre partie.

Je n'avais plus qu'à m'asseoir dessus.

Je venais d'échouer une fois de trop. Je venais de me faire coiffer au poteau par mon propre frère. Il était dorénavant corsaire, et qui plus est, ma boule rouge se trouvait au fond du grand buisson.

Je n'ai pas déclaré forfait. Je voulais revenir dans le jeu. J'ai échafaudé le projet de propulser sa boule sous la voiture. Il n'y avait plus que ça qui m'animait. Qu'il le paye très cher. Que sa boule se retrouve d'une manière ou d'une autre immobilisée sous la voiture. Que je le voie marcher à quatre pattes, ramper, qu'il se salisse et se répande en insultes.

Mais d'abord, il me fallait déloger la boule du buisson. J'ai soulevé puis écarté les feuilles. J'ai éclairé à l'aide de ma

lampe de poche, laissé le halo de lumière balayer le centre du grand buisson. Tout au fond, j'ai aperçu la boule. Il était impossible de distinguer qu'elle était rouge, mais c'était la mienne, ça en revanche, c'était indubitable. Naturellement, mon frère était en train de ricaner.

J'ai coincé la lampe dans ma bouche. Je me suis enfoncé dans le buisson. Il était imprégné d'humidité et il ne devait y faire qu'une poignée de degrés au-dessus de zéro. Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours haï ce buisson.

J'étais prêt à tirer. J'ai visé. Tout allait bien se passer. J'étais convaincu que ce n'était qu'une affaire de secondes avant que je reprenne la main.

J'allais lui mettre la pâtée à mon frère, ce salaud.

Or, trois coups m'ont été nécessaires pour m'extraire du buisson. Et, tandis que je me frottais pour enlever les feuilles et la terre, la lampe de poche toujours dans ma bouche, mon frère m'a encore roqué. Mon frère m'a renvoyé à la profondeur du buisson.

C'est une des raisons pour lesquelles il m'est avis que, intrinsèquement, mon frère est sans doute moins sympathique que moi. Jamais je ne l'aurais torpillé par deux fois au fond du buisson. Une fois, oui. Mais pas deux, quand même.

J'ai rallumé la lampe, je me suis ressorti du buisson.

Lorsqu'il a voulu me roquer pour la troisième fois, il a raté, et c'est moi qui l'ai roqué, ce coup-ci. Sauf que, au moment de l'envoyer valdinguer sous la bagnole, je n'ai pas frappé assez fort. Le coup a foiré. J'ai dû me laisser berner par mon exaltation.

Après quoi, il a expédié l'affaire en cinq sec. Il a touché le piquet, ce qui a mis un terme définitif au jeu.

Nous sommes restés un long moment, là, debout, à nous chamailler. Je l'ai accusé de tricherie. Nous avons lu les règles, et nous avons continué de nous disputer. Je lui ai balancé dans les dents deux ou trois trucs vraiment limite.

Au final, mon frère m'a demandé si quelque chose n'allait pas. Qu'est-ce qui te prend ? il a dit.

J'étais sur le point de répondre qu'il n'y avait rien de spécial, lorsque, brusquement, j'ai senti que tout s'effondrait en moi. C'était accablant, abject. Je n'avais jamais rien ressenti de pareil. J'étais incapable de prononcer le moindre mot. Je me suis contenté de m'asseoir dans l'herbe, de secouer la tête.

Mon frère est venu s'installer à côté de moi. Il a posé une main sur mon épaule. Jamais nous ne nous étions retrouvés dans cette position, assis côte à côte. Je me suis mis à pleurer. Cela faisait des années que je n'avais pas pleuré.

Ça a dû être ahurissant pour mon frère. Il s'est excusé d'avoir été si mesquin pendant le jeu.

Tout me paraissait insensé. Subitement.

Ma propre vie, la vie des autres, la vie des plantes et des animaux, le monde entier.

Plus rien ne faisait sens.

Je l'ai dit à mon frère. Il ne possédait aucun paramètre pour comprendre. Il s'est levé et il m'a dit : Allez viens, on a tous des merdes, ça va s'arranger. Il a essayé de me remettre à la verticale, il m'a envoyé des crochets du droit, fraternels, en poussant des petits cris. Mon frère a pratiqué le bandy. Question cris, il en connaît un rayon. Je lui ai demandé de garder son calme. Je lui ai dit que c'était sérieux. Mon frère s'est rassis, il a gardé son calme.

Nous avons discuté. J'étais totalement incohérent. Aucun de nous n'a compris grand-chose à ce que j'ai raconté. Toujours est-il que mon frère m'a pris au sérieux. On ne peut pas lui enlever ça. J'ai bien vu qu'il se faisait du souci. Il ne m'avait jamais vu dans un tel état.

Selon lui, chaque jour, des milliers de gens se cognent la tête contre les murs. Beaucoup traversent une mauvaise

passe, mais leur situation finit par s'améliorer. Mon frère est optimiste. Il voulait se rendre utile.

J'étais là, assis, et j'ai songé que je venais à coup sûr de toucher le fond. J'ai craint d'être arrivé à saturation, de ne plus jamais pouvoir connaître l'enthousiasme.

Et puis mon frère m'a annoncé qu'il partait en voyage. Il allait partir dans quelques jours. Il serait absent pendant deux mois. Il m'a proposé d'aller habiter chez lui. J'ai accepté, je l'ai remercié. Nous sommes restés silencieux. Jusqu'à ce qu'il jette un coup d'œil à sa montre et se rende compte que le journal des sports avait commencé. Il m'a demandé si je voyais un inconvénient à ce qu'on rentre. C'était tout de même mon anniversaire, quoi. Et puis, il restait du gâteau.

Lorsque je me suis réveillé le lendemain matin, j'ai senti que les choses ne pouvaient pas continuer comme avant. Je suis resté allongé, j'ai réfléchi.

Le croquet n'était pas en cause. J'en étais persuadé.

Le croquet est une affaire de rien. Ce qui m'arrivait n'était pas une mince affaire.

Il ne m'a pas fallu très longtemps pour entrevoir que ce qui m'arrivait avait un lien direct avec mon vingt-cinquième anniversaire. Que je le prenais mal, en fait.

Pour moi, vieillir est toujours allé de pair avec une certaine inquiétude.

Je peux dire que, en gros, je me contrefous de l'espace. En revanche, j'ai de sérieux problèmes avec le temps.

En m'habillant, il est devenu évident qu'il était hors de question de passer cette journée comme les autres journées avant elle, à faire la même chose que d'habitude, pour un résultat identique à celui que j'obtenais d'habitude.

Mes jours devaient être différents.

Mes nuits aussi.

Je me suis posté devant la fenêtre, j'ai regardé dehors.

J'ai fini par prendre une décision.

J'ai enfourché mon vélo. J'ai pris la direction de l'université. J'ai dit que je n'étais plus en état de terminer ma maîtrise. Au bureau de la faculté, la secrétaire m'a demandé si quelque chose n'allait pas, si elle pouvait m'aider en quoi que ce soit. J'ai trouvé son implication touchante, mais j'avais envie de tout sauf de parler. Je lui ai adressé un bref remerciement pour sa bienveillance. J'ai répondu oui à la première question, non à la deuxième.

J'ai fait le chemin en sens inverse. Je suis retourné dans le centre. J'ai liquidé les restes de mon existence passée. J'ai fait un saut au journal auquel, de temps à autre, je proposais des papiers, et j'ai annoncé que je n'écrirais plus pendant un bon moment, peut-être même plus jamais. J'ai également résilié mon bail, ma ligne téléphonique, mon abonnement à un quotidien. J'ai vendu mes livres, et le téléviseur par la même occasion.

Le reliquat de mes effets personnels logeait dans un sac à dos et deux cartons. J'ai entreposé les cartons dans le grenier de mes parents. J'ai mis le sac sur mon dos, et je suis parti chez mon frère.

Là, je me suis assis. J'étais en sueur.

Je venais de faire une action, une vraie.

Ce n'était pas du flan.

Ce n'était pas de la fiction télé.

LE BALLON

Plusieurs semaines se sont écoulées.

Je suis dans l'appartement de mon frère. Je suis assis.

Une fois par jour, je descends acheter un peu à manger. S'il y a du courrier, je l'ouvre, puis je le faxe à mon frère. Le numéro de fax est interminable. Je suis de plus en plus persuadé qu'il est en Afrique. J'ai cherché le bout de papier où j'ai noté son adresse, mais je ne le retrouve plus.

Mis à part ça, je n'entreprends rien, ou quasi.

Je feuillette le journal, ou bien je m'allonge sur le canapé et je regarde en l'air.

Je n'ai strictement aucun projet.

La sensation que plus grand-chose ne fait sens est toujours aussi prégnante.

Cette sensation n'a rien de bien inspirant.

J'ai complètement réduit ma vitesse. À zéro.

Je songe qu'il me faut repartir à zéro. Comment repart-on à zéro ?

Hier, j'ai fait la liste de ce que je possède, et de ce que je ne possède pas.

Voici ce que je possède :

– Un beau vélo
– Un bon ami
– Un mauvais ami
– Un frère (en Afrique ?)
– Des parents
– Des grands-parents
– Un prêt étudiant colossal
– Un diplôme de licence
– Un appareil photo
– Une petite somme d'argent (empruntée)
– Une paire de tennis presque neuves

Voici ce que je ne possède pas :

– Des projets

– De l'enthousiasme

– Une petite amie

– La sensation que les choses sont cohérentes et que tout finira bien par s'arranger

– Un tempérament de gagneur

– Une montre

Les rares fois où, aujourd'hui, j'ai jeté un œil à cette liste, je me suis rendu compte que je possède plus de choses que je n'en possède pas. Je possède 11 choses. Il m'en manque 6. Ça devrait être source d'optimisme.

Sauf que. Après un examen minutieux de cette liste, je suis bien obligé de constater qu'il s'agit en fin de compte d'un mauvais calcul, d'un calcul disproportionné. Il ne tombe pas juste.

Je pourrais me débrouiller facilement sans certaines des choses que je possède, et de la même façon, plusieurs des choses que je ne possède pas m'apparaissent centrales si je désire vivre au mieux de mes envies.

Par exemple, j'échangerais n'importe quand mon mauvais ami contre un peu d'enthousiasme. Ou contre une petite amie.

N'importe quand.

Mais je sais également, comme tout le monde d'ailleurs, que ça ne marche pas comme ça.

Je me suis amusé à additionner les chiffres des deux listes.

11 + 6.

Ce qui donne 17. Un nombre considérable lorsqu'il a trait aux choses essentielles de la vie d'un homme. L'espace de quelques secondes, j'ai ressenti une vague fierté.

Or, cela ne fait strictement aucun sens. Additionner entre elles les choses que l'on possède et que l'on ne possède pas est une imbécillité. Sans oublier que certaines de ces

choses sont moins essentielles que d'autres. La montre, par exemple. J'aimerais volontiers avoir une montre, mais je n'irais pas jusqu'à soutenir mordicus que la montre est essentielle. J'ai envie d'en avoir une, point à la ligne. Histoire de mieux suivre le temps. J'ai, au risque de me répéter, des difficultés à me colleter avec le temps, et je suis d'avis qu'il est préférable de prendre ses problèmes à bras-le-corps plutôt que de les éluder. De là à prétendre que la montre est essentielle… non, tout de même.

C'est exactement pareil avec les tennis. Elles non plus ne sont pas essentielles, et pourtant j'en possède. Mettons alors que je dise que la montre et les tennis s'annulent réciproquement. Auquel cas j'arrive à 10 + 5. Ce qui donne 15. Un nombre tout aussi considérable, en l'occurrence. Mais hélas inutilisable, et tout aussi dénué de sens que 17.

Mieux vaut penser à autre chose.

Je suis allongé sur le canapé à roupiller distraitement quand j'entends un fax arriver. J'attends qu'il s'imprime entièrement, que la machine ait coupé la feuille. Cela prend environ une minute.

Ça y est, là, la feuille tombe par terre.

Je me lève pour aller la ramasser.

C'est un fax de Kim.

Kim est mon bon ami. Je le connais depuis plusieurs années. Un chic type, Kim. Il termine ses études pour devenir météorologiste. Il est en stage, ou quelque chose de ce genre, sur une île, dans le nord. À ce que j'ai compris, il est tout seul, sur son île. Il consulte des indicateurs et fait des espèces de calculs. Suite à quoi il téléphone, plusieurs fois par jour, à la Faculté de météorologie de Blindern, à l'Université d'Oslo.

J'ai l'impression qu'il se sent un peu seul, là-haut.

Il m'envoie des fax à tire-larigot. J'ai un peu de mal à suivre la cadence. Je lui ai signalé que je n'étais pas en

état de lui répondre avec la même régularité. Il m'assure que ce n'est pas grave, mais je sais que, ceci dit, il prend sur lui. Sans que jamais nous en ayons discuté de manière explicite, nous nous sommes mis d'accord sur une sorte de compromis qui lui permet de m'envoyer autant de fax qu'il désire, tandis que je lui réponds quand je me sens en état de le faire.

C'est un compromis avec lequel je peux vivre.

Au vu de son fax, je constate que Kim a regardé la chaîne suédoise ZTV. Il cite, en suédois :

1. Donne ta démission
2. Pars en voyage
3. Fais-toi de nouveaux amis

J'en ai touché un mot à Kim. Rapport à mon état, à comment je me sens actuellement. Il essaie de m'aider. C'est sympathique de sa part.

Sous le bureau de mon frère, j'ai posé une boîte sur laquelle j'ai écrit « Kim ». J'y range tous les fax qu'il m'envoie. La boîte est déjà presque pleine. Depuis que Kim a appris que je me trouve dans un lieu pourvu d'un fax, celui-ci fonctionne à plein régime.

Je retourne m'allonger sur le canapé. Quelque chose doit arriver. Pas nécessairement quelque chose de gigantesque. Juste quelque chose.

Je décide de sortir m'acheter une chose susceptible de faire naître en moi de belles pensées, ou, au mieux, de me faire sourire.

J'entre dans différents magasins, mais je ne vois rien qui me fasse envie.

Je tente d'établir un critère ou deux, capables de définir ce que je recherche.

Pour une raison ou une autre, je me suis entiché de ce machin, faire des listes. C'est une bonne chose, les listes. Je vais en faire toute une tripotée, je crois, dans les semaines à venir.

Là, j'en fais une autre.

À la réflexion, il devient évident que je cherche un objet qui :

– ne soit pas d'une taille démesurée au point d'en devenir intransportable
– ne coûte pas plus de cent couronnes
– soit utilisable de très nombreuses fois
– soit utilisable à l'intérieur comme à l'extérieur
– soit utilisable seul ou accompagné
– provoque chez moi une activité
– me fasse oublier le temps

Je m'assieds sur un banc et accorde un regard long et méticuleux à cette liste. Elle déborde de franchise. J'en suis très satisfait. Un tel objet existe peut-être, si ça se trouve. Ou pas, d'ailleurs. Là n'est pas le plus important. En revanche, la liste l'est, elle, importante. Elle représente une trouvaille à mes yeux, une découverte. Elle recèle une grande valeur.

Je demeure assis à méditer sur la nature des objets susceptibles de satisfaire mes désirs.

Ils peuvent être pluriels. Pour autant, je ne veux qu'une chose, et une seule.

Soudain, il tombe sous le sens que je cherche un ballon.

Un ballon, purement et simplement. Je ressens une pointe d'exaltation.

Je n'ai plus pensé aux ballons depuis une éternité. Je suis bien content d'avoir mis le doigt dessus. C'est exactement le genre de choses auxquelles je dois penser. Là se trouve ma voie. Il ne me reste plus qu'à trouver un ballon. Comment choisit-on un ballon ?

Le monde regorge de ballons. Les gens en utilisent à longueur de temps. Pour jouer, pour s'amuser, et sans nul doute pour d'autres choses encore. Il convient de choisir le bon ballon.

J'entre dans un magasin de sport.

Ils ont un choix écrasant de ballons. De beaux ballons, chers, en cuir, fabriqués à l'aide d'autres matériaux tout aussi solides. Je les touche. Mais je les trouve trop exigeants. Si jamais j'achète un ballon pareil, je vais être gagné par l'angoisse de l'échec. Le temps n'est pas aux ballons de qualité. À l'heure actuelle, mon existence doit être débarrassée de tout facteur de concurrence. Récréation est le maître mot.

J'ai besoin d'un ballon rudimentaire. En plastique, autant que possible.

Je vais dans un magasin de jouets. Le choix y est moins insurmontable. Heureusement, ils n'ont qu'une demi-douzaine de ballons. Dans des tailles et des nuances de couleurs limitées. J'en soupèse certains, en fait rebondir deux ou trois. Je finis par faire simple et choisis un ballon rouge, en plastique, de taille moyenne. Il coûte moins de cinquante couronnes.

J'ai même droit à un sac plastique pour le porter.

Et je rentre à vélo.

J'envoie un fax à Kim : De meilleure humeur que jamais. Ai acheté un ballon rouge.

Je m'allonge sur le canapé en laissant le ballon reposer sur mon torse.

Là, maintenant, j'attends que le soir vienne.

Quand la nuit sera tombée, j'irai dans l'arrière-cour et je lancerai le ballon contre un mur.

J'ai hâte.

L ARBRE

Là, ça fait maintenant plusieurs soirs d'affilée que je lance le ballon dans l'arrière-cour.

Je descends généralement après le journal télévisé. Je m'installe dans un renfoncement dépourvu de fenêtre. C'est un espace peu fréquenté, tout juste éclairé par une ampoule.

Il y a quelque chose de décidément formidable dans l'opération qui consiste à lancer. Sans que je sache exactement quoi. Les gens devraient être plus nombreux à lancer. Nous devrions tous lancer. Les choses auraient une autre allure. Nous serions plus contents.

Je lance le ballon contre le mur, je le laisse rebondir une fois, puis je le rattrape. C'est un bon ballon. Il me revient toujours. Il épouse bien la forme de ma main. J'avais oublié le plaisir que procure le simple fait de toucher un ballon. De le tenir. C'est si rond, un ballon. Grâce à lui, j'oublie le temps.

Là, je le lance de nouveau.

Le ballon rouge en plastique heurte le mur et laisse échapper de lui un petit bruit. Puis il rebondit, et il laisse échapper de lui un autre bruit. Après quoi je le rattrape, et je le lance une nouvelle fois. Je fais tout cela machinalement. Sans penser à ce que je fais. Je peux alors penser à autre chose.

Ce soir, je pense à mon grand-père maternel. Il y a quelques semaines, il m'a raconté une histoire. C'est une histoire à propos d'un monde bon.

Mes grands-parents habitent une maison en bois, jaune, qu'ils ont fait construire il y a pas mal d'années. Ils possèdent un grand jardin auquel ils ont toujours consacré énormément de temps. Les fleurs, les arbres et les buissons

signifient tout pour eux, n'ont pas de secret pour eux. Les noms leur sont familiers. Ils connaissent par cœur les périodes de plantation, celles où il faut arroser, celles où il faut cueillir. Les plantes sont souvent au centre de leur conversation, et ils offrent régulièrement des fleurs à leurs amis, à leur famille. Il en a été ainsi aussi loin que je me souvienne.

Lors de la construction de la maison, mon grand-père avait planté un pommier. En contrebas du jardin. Je n'ai jamais vu cet arbre. Il avait déjà disparu quand je suis né.

Mais j'en ai entendu parler.

Au bout de plusieurs années, l'arbre a commencé à donner des pommes. Beaucoup de pommes. Grand-mère faisait du jus de pommes, de la gelée de pommes.

C'était un bon pommier.

L'été avait été radieux, les pommes étaient grosses et belles. Elles allaient bientôt pouvoir être ramassées.

Mais il est arrivé quelque chose.

Un matin, l'arbre avait été détruit. Plusieurs grosses branches gisaient à terre. Mon grand-père a raconté que le spectacle était moche à voir. Plus aucune pomme n'allait jamais pousser. L'arbre allait mourir.

Mon grand-père est entré dans la maison pour annoncer la douloureuse nouvelle à ma grand-mère. Il a retiré ses vêtements de travail, s'est changé pour enfiler une belle tenue, et il est sorti. Il a descendu le chemin, dépassé le cimetière, puis il est arrivé devant le lycée professionnel.

Il a parlé au directeur.

L'affaire a été prise en main et, après quelque temps, trois jeunes garçons se sont présentés.

Ils avaient fait les quatre cents coups, maraudé et tout. Ils avaient perdu le contrôle de la situation.

Ils avaient tous très mauvaise conscience.